

PAUL VERCHÈRES

Massacre de millionnaires



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-068

Massacre de millionnaires

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 592 : version 1.0

Massacre de millionnaires

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Une foule dense et curieuse s'était rassemblée comme un troupeau, au coin des rues Kane et Béchard.

La police tentait inutilement de rompre ce ramassement ; il n'y avait rien à faire : personne ne bougeait.

À travers ce remous et ces voix confuses, on entendait des plaintes atroces et, sous les souliers d'un vieux bonhomme qui s'était fait prendre par la curiosité lui aussi, un mince filet de sang foncé coulait, lavant le trottoir poussiéreux.

Au bout de quelques minutes qui parurent éternelles, l'ambulance arriva.

Un interne tout pimpant et qui posait un peu au héros, se précipita vers la victime étendue de tout son long, la face sur le rebord de la chaussée.

Puis, le spectacle étant fini, les badauds se

dispersèrent lentement regrettant au fond d'eux-mêmes la fin de ce drame, de cette sensation.

C'est assez amusant de voir la soif du peuple pour les grosses émotions, les gros faits divers.

Quand le sang coule, alors la joie est complète.

On en parle durant des jours, on se met à la place des victimes, des héros ou des antagonistes. Évidemment, si on avait été là, ça aurait été bien différent.

Par exemple, le gros méchant aurait passé un mauvais quart d'heure.

La police aurait agi autrement avec nous, etc., etc.

Le lendemain midi, le téléphone sonna dans une chambre de célibataire.

L'homme, encore tout plein de sommeil, se leva péniblement en se frottant les yeux.

– Allo, fit-il d'une voix ennuyée.

– Ici Belœil de l'escouade des homicides.

– Espèce d'idiot, quelle est l'idée de me

réveiller ainsi, en pleine nuit ?

– Tu en as de bonnes toi, mon Verchères. Il est près de midi. Ça ne te va pas de faire la bombe.

– Allons, arrête de dire des sottises et viens-en aux faits. Qu'est-ce qui se passe ?

– Il se passe, mon vieux Guy que pour une fois, j'ai besoin de tes services.

– Pour une fois ? Il me semble pourtant que si je n'étais pas allé à ton secours plus souvent qu'à mon tour, tu aurais eu l'air intelligent.

– Écoute, espèce de prétentieux, je ne t'ai pas appelé pour t'entendre faire ta propre apologie, mais bien pour te parler d'un sujet extrêmement sérieux.

– Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie, Belœil, c'est toi qui prends la mouche comme une vieille fille désœuvrée.

– Disons que nous nous rencontrons à une heure à la taverne Raxy.

– Entendu.

Guy Verchères, encore tout endormi,

raccrocha le récepteur, retourna à sa chambre et se mit en frais de s'habiller.

– Que peut-il tant avoir à me dire, ce damné Belœil ?

Je remarque que depuis quelque temps il prend plaisir à trouver des histoires où il n'y en a pas.

Guy avait enfilé déjà une couple de verres de bière lorsque soudain, Belœil entra comme un coup de vent.

Il paraissait nerveux, troublé et il était extrêmement agité.

– Ainsi, Belœil, l'escouade des homicides se sent impuissante à découvrir une nouvelle affaire ?

– Nous sommes aussi puissants que d'habitude, Mossieu le détective amateur mais, en hommes intelligents que nous sommes, nous avons pensé que plus nous avons de têtes qui travaillent vers le même but, plus nous avons de chances de l'atteindre.

– Tu m'as pourtant dit bien souvent que ma tête ne te revenait pas ?

– La nécessité te fait faire machine arrière, n'est-ce pas ?

– Guy, cesse tes compliments, l'heure est aux choses graves.

– C'est à propos de l'accident d'hier soir.

– Quel accident ?

– Mais tu n'as pas lu les journaux du matin ?

– Tu ne sais donc pas que je ne lis plus les journaux depuis un couple de mois. Depuis qu'un d'entre eux m'a fait un tort considérable en parlant trop ?

– En tout cas, hier soir, juste au coin des rues Kane et Béchar, un homme a été frappé par une automobile, un chauffard qui n'a pas arrêté après l'accident. Et cela, en pleine soirée, alors que les rues étaient pleines à déborder.

– Et puis ?

– Tout te paraît normal jusqu'à présent, hein ?

– En effet, c'est un accident bien regrettable mais normal puisqu'il arrive tous les jours.

– Là où l'affaire commence à m'intriguer,

c'est dans ses conséquences ?

– Je te comprends de moins en moins, Belœil, reprit Guy qui l'écoutait d'une oreille très distraite.

– Eh bien voici, dit Belœil, avec un air grave et mystérieux. Voici la lettre que nous avons reçue, ce matin, au bureau.

Verchères lut :

« Nous vous conseillons de faire d'actives recherches pour découvrir le coupable de cet assassinat. L'accident d'hier soir a été prémédité. La victime, Jean Ménard, était un millionnaire philanthrope que beaucoup de monde jalousait et, tout dernièrement, pour des raisons qu'il serait trop long de donner ici, il s'était fait un petit cercle d'ennemis qui s'étaient juré d'avoir sa peau. Ils l'ont eue. Ayez l'œil ouvert. »

Signé : Police secrète.

– Oui, dit Guy, perplexe, c'est étrange, cette histoire-là.

– Et puis après ?

– Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Qu'attends-tu pour agir ?

– Tu en as de bonnes toi, Belœil, me réveiller ce matin pour me dire que tu avais des choses extrêmement graves à me confier et tu m'arrives avec cette lettre anonyme qui t'a peut-être été envoyée par un farceur. Il n'y a probablement rien à fouetter un chat, dans tout cela.

– Tu crois Guy ?

– C'est là mon humble opinion.

– Mais pourtant, cette lettre m'intrigue quand même, Verchères.

– Avez-vous bien examiné la victime ?

– Oui.

– Rien d'anormal ?

– Non.

– Aucune trace sur le corps qui serait provenue d'un coup antérieur à l'accident ?

– Ta question est stupide mais j'y réponds quand même : non.

– Les papiers d’identité correspondent-ils avec le nom inscrit sur la lettre ?

– Oui, parfaitement.

– Non écoute, Belœil, je t’aime bien, mais franchement là tu exagères. Tu me rappelleras quand tu auras des documents ou des révélations plus en mesure de voir clair là-dedans. Je ne marche pas dans cet imbroglio.

– Très bien, Verchères, reprit Belœil avec un petit sourire triomphant dans le coin de la bouche. Je me souviendrai que pour une fois au moins, tu as flanché.

– Oui, je l’avoue, je flanche et tu me dépasses, mon cher copain, ça te fait plaisir. Ça peut s’expliquer par la fatigue que je ressens après ce long hiver trop actif.

Et Guy sortit de la pièce, la mine basse d’un homme épuisé, battu.

Dès la porte fermée, il redevint subitement le vrai Guy Verchères, l’Arsène Lupin canadien-français, solide, sûr de lui, et l’intelligence écrite dans la figure.

– Ce pauvre Belœil, ce qu’il peut être fat et dupe en même temps.

Il y a longtemps que je n’ai eu de cause intéressante ; celle-là devrait me sortir de ma léthargie.

Ce qui est plus grave, c’est que je commence à prendre du ventre, dit-il en se frappant à petits coups sur l’abdomen.

Un peu d’émotions et de courses dans la nuit me fera du bien.

– C’est étrange mais mon petit doigt me dit qu’il y a réellement autre chose de caché sous cet accident banal en apparence.

De toute façon, nous allons voir ce que nous allons voir.

Il alluma une cigarette et partit d’un pas lesté vers sa demeure.

– Je vais toujours dormir un peu cette après-midi car j’ai l’impression que dorénavant, mes nuits seront mouvementées.

II

L'auto de Guy Verchères filait à vive allure en direction de Métropole. Il se faisait tard et la nuit était noire comme de l'encre.

Verchères, au volant, fredonnait une mélodie populaire américaine que son appareil de radio, fixé à même son automobile, éparpillait sur la route.

La jeune femme qui accompagnait l'homme dormait sur la banquette.

Guy paraissait fatigué et même un peu nerveux.

De temps à autre, il jetait un regard furtif en direction de la jeune femme puis reposait vite ses yeux sur le ruban monotone de la route interminable.

Soudain, une petite pluie se mit à tomber, qui rafraîchit l'atmosphère.

Guy ralentit la marche de sa voiture, changea de poste.

Soudain, se ravisant, il pensa :

– Pourquoi ne pas prendre Radio-Police ?

À ce moment-là, il n’y avait rien sur les ondes de la police.

Seulement un bruit de statique fatigant.

Une voix caverneuse et nasillarde se fit tout à coup entendre :

« Automobile volée de marque Chevrolet, couleur noire, sept places, modèle 47, se dirige probablement en dehors de Métropole sur la route 25. Soyez sur vos gardes. Bandits très dangereux. »

Automobile volée... etc., etc., etc.

– Nom d’une pipe, mais je suis bien sur la route 25. Ayons l’œil ouvert.

Il avait parlé à haute voix. Tellement que la jeune femme, tapie dans le coin de la voiture, comme un petit chat, avait sursauté et avait dit :

– Qu’est-ce qu’il y a, qu’est-ce qui se passe,

Guy ?

– Rien de grave sœurette, je faisais mes réflexions à haute voix. Tu sais que je dois prononcer un discours prochainement à mon club. Comme je manque d'entraînement, je m'en donne comme je peux.

Guy savait très mal mentir, comme la plupart des hommes d'ailleurs.

Armande, sa sœur, qui n'était pas du tout dupe de son grand frère n'en fit rien paraître mais devina chez lui une émotion forte.

Verchères amenait souvent sa sœur se balader en auto pour lui faire respirer l'air de la campagne.

Faible des poumons, elle était menacée de tuberculose.

Notre détective n'aimait pas beaucoup cette présence dans sa voiture car il se savait exposé à toutes sortes de dangers qu'il ne voulait pas faire courir à cette petite sœur qu'il adorait.

Mais il lui arrivait souvent, en grand enfant qu'il était au fond, de laisser son cœur parler plus

fort que sa raison et de la prendre dans son auto.

Armande était au courant des activités de Guy mais elle ne pouvait soupçonner, pensait-il, par quelles transes il devait souvent passer.

Tout en réfléchissant à ses nouveaux problèmes, Guy surveillait la route de tous ses yeux.

– Cette automobile devrait venir en sens contraire. Je devrais la rencontrer, si ce n'est déjà fait.

J'ai bien pu croiser ce Chevrolet noir 47 sans le remarquer. Il y a tellement d'autos sur la route.

On ne dirait pas, ma foi, qu'elles sont rares sur le marché !

– J'aurais dû laisser Armande à la maison, car avec elle je ne pourrai pas partir à la chasse de ces bandits, si jamais je les rencontre.

Il n'avait pas sitôt fini sa phrase qu'une puissante voiture foncée passa contre la sienne, à toute vitesse, à 80 milles à l'heure peut-être.

– Ce doit être eux autres, pensa Guy dans l'espace d'un éclair.

Que faire pour ne pas alerter Armande et je n'ai pas de temps à perdre car ils filent à vive allure, mes amis les bandits.

– Armande, dit-il à sa sœur, en la poussant du coude, réveille-toi. Je vais être forcé de retourner d'où nous venons en vitesse. J'ai oublié mon portefeuille dans une cabine, je viens de m'en rendre compte.

Le truc prit et Guy, sans parler davantage, fit volte-face et se dirigea à toute vitesse à la poursuite des présumés bandits.

Il devait rouler depuis une dizaine de minutes, à une allure vertigineuse quand il aperçut, sur le bord de la route, la dite auto stationnée comme si rien n'était.

Sans perdre son sang-froid, il continua sa route jusqu'où il devait se rendre pour chercher son portefeuille.

Rendu à destination, sous un prétexte quelconque, il laissa Armande avec des amis à lui et revint à toute vitesse.

Guy, qui avait une mémoire extraordinaire de

la topographie, arrêta sa voiture à quelques centaines de pieds d'où était arrêté le Chevrolet noir.

Prudemment, il s'approchait. La nuit était opaque.

La pluie avait cessé mais il flottait encore dans l'air des odeurs d'orage et de foin mouillé.

Le sous-bois était glissant.

Heureusement, les branches mouillées craquaient à peine, ce qui pouvait faciliter la marche de notre héros.

Il n'était rendu qu'à quelques pas de l'auto lorsqu'il entendit des voix confuses.

L'important, pensait Guy, est de savoir s'il y a encore quelqu'un dans la voiture.

Ce qui est encore plus important, c'est bien de savoir à qui j'ai affaire

Et Guy se demandait comment procéder pour s'approcher assez pour entendre la conversation sans se faire entendre.

Il n'était pas question qu'on le vit, il faisait

trop sombre.

Le jeune homme distingua deux silhouettes d'hommes, massives, très élevées.

– Ce ne sont pas des enfants d'école, il va falloir redoubler de prudence.

Il s'approcha assez, en rampant, pour constater que les deux hommes parlaient en anglais, avec beaucoup de « slang » dans leur langage.

– Ce sont des Américains, dit Guy.

Il aurait aimé pouvoir comprendre toutes leurs paroles mais les hommes parlaient à voix basse.

Guy se glissa encore plus près, la tête collée près de la roue arrière gauche.

Il se décida soudainement à prendre une chance.

Vif comme l'éclair, il se dressa sur ses pieds, s'étira le cou et jeta un rapide coup d'œil par la vitre baissée.

– Personne à l'intérieur.

Mais où sont mes deux hommes, je me demande...

Il n'eut pas le temps d'en finir avec ses réflexions qu'une main de fer le saisit à la gorge par derrière pendant qu'un coup de poing formidable l'expédiait au pays des rêves.

Pendant ce temps-là, Armande, dans une cabine du club, s'inquiétait fort de son frère...

III

Belœil arpentait son bureau de long en large, nerveux, gueulant contre tout le monde.

Il était de fort mauvaise humeur et même sa petite secrétaire, qui avait les yeux doux et pour qui Belœil avait, à certains moments quelques faiblesses, ne parvenait pas à lui faire changer de façon.

– Verchères m’a encore une fois faussé compagnie, se disait-il.

Je comprends bien que ce cas-là ne l’intéresse pas, puisqu’il n’y croit pas mais ce n’est pas une raison pour foutre le camp sans laisser son adresse.

Son assistant qui venait d’entrer dans son bureau avait sous le bras une pile imposante de lettres et de journaux.

– Voici patron, d’autres développements

j’imagine.

– J’espère qu’il n’y en aura pas trop.

Tu sais que nous sommes dans un joli pétrin.

La presse s’est emparée du cas du millionnaire Jean Ménard. Si nous ne redoublons pas d’activité pour travailler cette affaire-là, ça peut aller mal dans mon département.

Je comptais beaucoup sur Verchères à qui j’ai déjà rendu de grands services pour m’aider à éclaircir le mystère mais voilà qu’il disparaît de la circulation.

Voilà deux jours que j’appelle chez lui sans réponse.

– Eh bien, travaillons sans lui, patron, c’est tout. Vous êtes au moins aussi capable que lui de découvrir l’énigme.

Cet assistant un peu flatteur n’était pas bête au fond.

Il connaissait Belœil et sa faiblesse pour les compliments surtout quand ils le mettaient en comparaison avec Verchères pour qui il avait la plus grande admiration.

– Je te remercie de ta confiance, Jos, mais tout de même, deux têtes valent mieux qu'une, ne trouves-tu pas ?

– Dans ce cas, oui, patron, bien sûr.

– Écoute, Jos, tu vas aller immédiatement à la demeure de l'ex-millionnaire Jean Ménard faire l'investigation que je t'ai prescrite cette après-midi.

Tant pis pour Verchères s'il se sauve de nous.

– Bien patron.

– De plus, n'oublie pas d'être sur tes gardes quand tu interrogues les occupants de la maison. Surveille particulièrement le concierge. La figure de ce bonhomme-là ne me revient pas.

Sois diplomate cependant.

– N'ayez crainte, monsieur Belœil, j'aurai l'œil ouvert et le bon.

– Tu es un assistant modèle, je ne l'oublierai pas.

Le dénommé Jos partit donc faire les démarches que lui avait commandées son patron.

Celui-ci en profita pour faire un somme.

Il se réveilla en sursaut, de fort mauvaise humeur, quand la sonnerie du téléphone retentit.

– Allô, fit-il, de sa voix la plus dure.

À l'autre bout de fil, une voix caverneuse, mystérieuse lui répondit :

– Inspecteur Belœil. Vous ne me reconnaissez pas ?

Je vous conseille de ne pas vous occuper de l'affaire Ménard.

Ça peut vous coûter cher, peut-être votre peau.

La récompense, si vous vous fermez la bouche, sera des plus intéressantes.

Vous avez le choix.

D'ailleurs, nous aurons l'occasion de nous en reparler.

À bon entendeur, salut !

Belœil indigné, n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour donner sa réplique.

L'individu occulte avait raccoché sans laisser

son numéro de téléphone ou son adresse.

– Nom d'une pipe, si Verchères cessait de jouer à cache-cache avec moi.

Mais pourquoi diable ne se montre-t-il pas le bout du nez ?

S'il n'avait pas tellement changé de conduite, depuis quelque temps, je pourrais penser qu'il est parti à la chasse d'une merveilleuse femelle. Mais non, Guy est maintenant l'image du devoir et de la sagesse.

IV

Pendant ce temps-là, pendant que Belœil piquait deux crises simultanées, l'une à propos de son mystérieux interlocuteur, l'autre à propos de la disparition incompréhensible de Verchères, Jos s'affairait à jouer au détective amateur.

– M. Lamothe, vous prétendez avoir vu la victime ici, à ses appartements, le soir même de son... accident ?

– Absolument, répondit, le petit bout d'homme nerveux et suant qui était devant lui.

Comme d'habitude, il m'a dit bonsoir en sortant.

C'était un homme extrêmement gentil, monsieur Ménard, et généreux à part cela.

– Très généreux, enchaîna aussitôt Jos.

– Et comment, monsieur le détective.

Jos adorait se faire appeler « détective ». Ce

titre signifiait pour lui le couronnement d'une carrière. Cela l'enveloppait d'une espèce de halo qu'il avait toujours cru inaccessible et dont pourtant il avait toujours rêvé.

– Ainsi, par exemple, à toutes les fins de semaine, il me donnait une dizaine de dollars pour mes petits dépenses.

Et pourtant, il n'était aucunement obligé à moi.

Je suis concierge ici, depuis vingt-cinq ans et M. Ménard fut le seul à me donner des cadeaux.

– Aviez-vous accès à ses appartements ? reprit Jos qui trouvait l'entrevue des plus intéressante.

– Accès ?

– Oui, accès. Enfin, si vous préférez, est-ce que vous entriez dans ses appartements, de temps à autre ?

– Cela arrivait en effet.

D'ailleurs, comme tous les concierges, j'ai un passe-partout..

C'est nécessaire, vous savez, en cas d'urgence.

– Parfait, parfait. Merci mon ami euh... à propos, pourriez-vous me répéter votre nom, je ne m'en souviens plus, vous m'excuserez ?

– Zéphirin Lamothe, pour vous servir.

– Me rendriez-vous un autre service, avant de partir, monsieur Lamothe ?

J'aimerais à parler à quelques occupants de la maison. Est-ce possible ?

– Certainement. Attendez un instant, je vais sonner la femme de ménage.

Quelques secondes après avoir pressé le bouton, une grosse femme écarlate et à la poitrine redondante apparut sur le seuil de la porte.

Un balai en main, elle n'inspirait pas confiance.

C'est à dire qu'elle paraissait significative, méfiante mais pas méchante pour un brin.

– Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur Lamothe, dit-elle d'un ton bourru ?

La grosse différence de physionomie entre la femme de ménage et le concierge était très

amusante.

Jos avait du plaisir à comparer cette grosse femelle vindicative à souhait, autoritaire et ce freluquet de concierge, jauni, et l'air d'un chien battu.

– On ne dirait pas qu'ils habitent la même maison ni le même pays, pensa Jos.

– Nous ne vous voulons pas de mal, madame. Permettez-moi de me présenter.

Jos. Michaud, de l'escouade des homicides.

La grosse femme plissa le front et dit :

– Ça m'a l'air de ressembler à la police. D'ailleurs, vous avez une face à ça, vous.

Jos faillit perdre contenance.

Ce qu'il détestait le plus au monde, c'était de se faire prendre pour un vulgaire policier.

Il insistait qu'il y avait une énorme différence entre le policier et l'escouade des homicides.

Au fond, il ne savait au juste pourquoi, mais ça sonnait mieux.

Mais il reprit son sang-froid et rétorqua :

– Je suis à faire une petite enquête de rien du tout au sujet de l’assassinat d’un de vos pensionnaires, le millionnaire Jean Ménard.

La grosse femme devint subitement rouge écarlate et porta la main à son cœur. Son cœur, c’est une façon de parler...

– Ma grand conscience, dit-elle après quelques instants de halètement. Dites-moi pas que nous allons avoir encore du trouble avec la police !

– Quoi, reprit vivement Jos, que voulez-vous dire par « avoir encore du trouble » ?

– Elle veut dire, rattrapa aussitôt Lamothe, le concierge, qu’il y a quelques années, nous avons eu ici une histoire de meurtre.

Ça l’a sûrement beaucoup impressionnée, d’autant plus qu’elle dut, dans cette circonstance aller témoigner.

– Bon, je comprends, en somme c’est de l’histoire ancienne, tout ça. Ça n’a rien à faire avec notre histoire à nous, qui se passe en 1947.

– Pas du tout, monsieur le détective.

– Dites donc, mon ami, est-ce qu’il y a

d'autres pensionnaires que je pourrais interroger brièvement, sans trop les déranger ?

Je ne poursuis pas une enquête en règle, mais cette petite investigation pourrait m'aider à accélérer la véritable enquête.

– C'est assez embêtant d'aller frapper à leur porte surtout à cette heure-ci.

La plupart sont absents.

Je vous suggérerais de revenir vers 6 heures, ce soir.

À ce temps-là, ils sont à peu près tous ici, sauf peut-être mademoiselle Irène.

– Qui est-elle, cette demoiselle Irène ?

– Oh, c'est une bonne vieille fille paisible et qui ne ferait pas de mal à une mouche.

– Ah ? Alors, pourquoi ne rentre-t-elle pas le soir après son travail ?

– Justement, nous ignorons où elle travaille.

Elle m'a déjà dit qu'elle occupait une situation de sténographe privée pour un chef d'industrie.

Cependant, à plusieurs reprises, elle n'est pas

allée travailler.

Remarquez bien que ceci ne nous regarde pas.

Peu nous importe d'ailleurs de quelle façon elle peut gagner sa vie.

Ce qui compte pour nous, c'est que le loyer soit payé et qu'il n'y ait pas de bruit ni de scandale nulle part dans notre maison.

– C'est la consigne de toutes les maisons à appartements ça, d'ailleurs.

– Absolument, nous, nous nous mêlons de nos affaires, n'est-ce pas Mélanie ?

Depuis quelques instants, la grosse femme ne semblait plus porter attention à la conversation.

Elle s'amusait à balayer la pièce qui était pourtant reluisante comme un sou neuf.

À la mention de son nom, elle releva la tête :

– Qu'est-ce que vous me voulez encore ?

– Je disais qu'ici, nous nous mêlons de nos affaires et je te demandais de m'appuyer.

– Certain que nous nous mêlons de nos affaires, police, nous ne sommes pas des gens qui

amment le scandale, nous.

Pour cette raison, je me demande pourquoi vous venez m'interroger ?

Pourquoi n'allez-vous pas frapper à la porte de mademoiselle Irène ?

– Encore, ne put s'empêcher de crier cette fois, Jos. Décidément, ça a tout l'air que vous lui en voulez à celle-là.

– Parlez-moi pas d'une femme, surtout à son âge, qui reçoit des hommes dans son appartement, la porte fermée s'il vous plaît.

Avant mon mariage, moi, je me tenais à ma place.

Je n'étais pas une hypocrite comme mademoiselle Irène qui dit toujours qu'elle va à l'église tous les matins et qui le soir fait on ne sait quoi.

On s'en doute bien un peu, on n'est pas des fous, après tout, hein ?

Jos avait beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Les deux serviteurs venaient à peine de dire qu'ils se mêlaient de leurs affaires que déjà, ils s'ingéniaient à éplucher cette vieille fille qu'il ne connaissait pas encore mais dont l'histoire commençait à l'intéresser.

– Il faut que je connaisse cette demoiselle Irène, pensa-t-il en lui-même.

Bon, je vous remercie beaucoup, mes braves amis. Je m'excuse encore une fois de vous avoir dérangés si longtemps.

J'essaierai de revenir ce soir, vers l'heure du souper pour interroger cette Irène dont vous m'avez parlé.

Et Jos sortit de la pièce, convaincu qu'il était sur une bonne piste.

– Cette drôle de conduite de la vieille fille ne m'inspire aucunement confiance.

On ne sait jamais ce qui peut arriver dans la vie.

Ce sont les gens qui paraissent les plus innocents qui sont parfois capables des pires crimes.

Jos avait lu cette supposée vérité dans un livre de détective quelconque dans sa jeunesse.

Puis, en vieillissant il avait gardé en mémoire cette vérité première, pensait-il, et il s'en servait souvent.

Il se basait même là-dessus pour tenter de régler les cas les plus épineux.

Plus que cela même, il croyait toujours ses recherches dans le sens contraire de la logique, croyant que c'était une loi inéluctable que la victime se trouve toujours là où on ne croit pas la trouver.

Il sortit donc en sifflotant gaiement un air moderne.

– Ah, j'ai beaucoup de bagage à rapporter au patron.

Il sera fier de moi. Il ne pourra pas dire en tout cas que j'ai perdu mon temps.

Si on me donnait une chance, moi aussi, je pourrais réussir aussi bien que ce Guy Verchères.

De plus, celui-là n'est jamais là quand on a besoin de lui, tandis que moi, je suis toujours

disponible, toujours prêt à défendre les faibles contre les forts, les pauvres contre les riches, les bons contre les méchants.

Toute la doctrine de Jos se résumait dans ces dernières paroles.

C'est à peu près tout ce qu'il savait de son métier à part les éléments indispensables et primitifs mais cela lui suffisait.

Il était un de ceux qui croient que la seule chose essentielle, c'est de tout faire pour faire plaisir à son patron, sans songer qu'eux aussi peuvent être patron et prendre des initiatives.

Revenu au bureau, Jos frappa à la porte de Belœil qui lui répondit d'une voix énergique et même autoritaire.

– Entre, Jos. Qu'as-tu de nouveau ?

– Bien de quoi, patron, je crois que nous sommes sur la bonne piste.

– Eh, eh, jeune homme, tu ne t'emballés pas un peu, dis ?

As-tu déjà trouvé le coupable ?

– Non pas encore, mais je crois bien que ce soir, le chat sera sorti du sac.

– Allons raconte vite ce que tu as découvert.

Et Jos fit la relation de son entrevue de l'après-midi avec la femme de chambre et le concierge ainsi que la perspective de rencontrer la vieille fille le même soir : mademoiselle Irène.

– Qui, mais Jos, tu n'as pas interrogé les autres pensionnaires. Il ne faut pas suivre ainsi une piste sans flairer tout autour.

– Oh patron mes copains de cet après-midi paraissaient trop sincères pour me mentir.

Ils n'ont pas confiance en cette personne qui a, disent-ils, des allures louches.

En tout cas, ils ne comprennent pas de quelle façon elle gagne sa vie.

– De plus, elle reçoit chez elle des hommes, à toute heure du jour et de la nuit.

– Mon cher Jos, tu vas apprendre que dans notre métier, il ne faut pas se fier aussi aveuglement aux ragots de concierge ou de femme de chambre.

Ça ne fait rien, je te félicite quand même de
tes démarches.

Ce soir cependant, je préférerais aller moi-
même interroger ta demoiselle louche.

Tu n'as pas d'objections ?

Jos parut visiblement déçu mais sans perdre
contenance, il demanda :

– Pourrais-je vous accompagner ?

– Non, je te garde ici au bureau pour une
mission beaucoup plus importante : celle de
surveiller les alentours et... le téléphone.

Cet après-midi encore, durant ton absence, j'ai
reçu un autre appel anonyme.

– Qui était-ce ?

– Idiot, c'est un appel anonyme que je te dis.
Le bonhomme ne s'est pas identifié.

– Excusez-moi patron, j'étais distrait.

– En tout cas, ne sois pas distrait ce soir. Aie
l'œil ouvert et le bon.

Il faudra qu'à mon retour, tu me donnes un
rapport détaillé de tout ce qui s'est passé dans

mon bureau dans la soirée.

Ainsi, cet après-midi par exemple, cette maudite voix mystérieuse m'a encore conseillé de ne pas m'occuper de cette affaire.

Il a même tenté de m'acheter au prix de cinq mille dollars.

Ah le salaud, je le reconnaîtrai bien un jour.

Il y a une chose que j'aimerais cependant.

C'est que les grands patrons se rendent compte de mon mérite en me donnant une bonne augmentation de salaire.

Mais non, quand je reçois ces appels, il n'y a jamais de témoin.

Mais je n'ai pas peur, ne pense pas que j'ai peur.

Belœil est encore vivant et solide sur ses pattes.

Il a plus que jamais sa lucidité et son flair le guide encore à coup sûr.

Malgré ce lâche de Verchères à qui j'ai rendu de si grands services et qui se sauve au moment

précis où il aurait peut-être pu m'aider.

Je dis peut-être car ce pauvre Verchères commence à être rouillé, je crois.

– On dirait qu'il aime moins son métier de détective.

– Mon cher Jos, toi et moi, à nous deux, nous vaincrons tout le monde.

Il n'en tient qu'à nous de former la meilleure équipe de détectives de la province et peut-être du monde.

Décidément, Belœil s'échauffait et l'absence de Verchères lui donnait un cran inaccoutumé.

Ce pauvre Jos ne demandait pas mieux que de vivre dans le rêve, lui qui n'avait que ce refuge dans le monde.

Ils se séparèrent sur une franche poignée de mains.

V

Dans un club de nuit fashionable, deux hommes causaient en prenant un verre.

Le floor show s'achevait, traînait en longueur.

Les hommes étaient bien bâtis, avaient une carrure solide.

Malgré l'ombre qui les entourait, la petite lueur bleue diffuse qui éclairait la pièce révélait assez de leur visage pour qu'on pût y lire une dureté et la manifestation dans les traits d'une résolution bien ancrée.

– Un autre verre, Antonio ?

L'homme avait parlé avec un fort accent italien.

Son vis-à-vis, distrait ou absorbé ne répondit pas.

Je t'ai demandé si tu ne voulais pas un autre verre ?

– Je te demande pardon, Marco, je pensais à quelque chose.

– Oui, s’il te plaît, un autre verre de chianti. Ça me ravigotera sans doute.

– Qu’est-ce que tu as à paraître si songeur ?

Notre dernière entreprise ne t’a pas assez rapporté.

Ça te prend de la grosse galette.

– J’espère que tu ne veux pas maintenant dévaliser une banque. Tu ne trouves pas qu’une épicerie, ça suffit.

– Et c’est moins dangereux.

– On sort par les trous de rats dans les petits magasins.

– Dans les banques, il n’y a pas de trous, c’est mieux construit.

– Ça fait plus mal aussi quand on se frappe la tête sur une poutre.

– Tu es ridicule, Marco, il ne s’agit pas de cela du tout.

– Les femmes alors ?

– Je t’ai toujours dit que dans notre métier, il me fallait pas s’attacher à une femme en particulier.

– Ça nuit à la carrière.

– Fais comme moi, aimes-les toutes.

– Change souvent d’atmosphère et de couleur.

– Tu es de plus en plus stupide, répliqua Antonio, tu parles trop pour ne rien dire.

– Moi, je suis un véritable Italien, Marco, c’est un honneur et je sais l’apprécier.

– Tout cela est magnifique mais ça ne paiera pas mes dettes.

– Ma dernière aventure avec une femme m’a coûté tellement cher que j’ai dû m’endetter à la banque.

– Je ne peux plus rencontrer mes paiements.

– Alors, tu voudrais rentrer à la banque par la porte de côté ou d’en arrière.

– Tu as deviné juste, Marco, mais il ne faudrait pas que le patron le sache, autrement il va vouloir avoir sa part des recettes, tu le

connais ?

– Et ce n'est pas tout, Marco, ça va mal, nos affaires, tu le sais autant que moi ?

– Les prospects sont rares.

– Des petits vols bien ordinaires.

– Ah, si le règne des barbottes pouvait revenir !

– Nous en faisons de l'argent pendant que ce commerce-là était florissant.

– Il ne faut plus y penser, Antonio, tu le sais.

– Alors que faire ?

– Je n'aime pas le genre de travail que nous avions l'habitude de faire avant la guerre.

– Tu te souviens, nos accidents d'automobile ?

– C'est trop dangereux en effet, Antonio, nous avons frisé avoir la corde ou la chaise électrique déjà. Je n'aime pas ces machines-là moi. Je suis brave, mais pas à ce point-là.

– La vie est trop belle pour la perdre aussi stupidement.

– Attends un peu, interrompit soudain Antonio, vois-tu ce que je vois, le vieux seul à sa table, hein, qu'est-ce que tu en penses ?

Marco regarda prudemment dans la direction du vieillard.

C'était un beau vieux à chevelure et barbe blanche qui prenait paisiblement sa consommation, dans un coin.

– Regarde-le bien Marco, il me donne l'impression d'être à l'aise.

Son cigare sent bon en tout cas.

J'aimerais bien sentir son portefeuille davantage...

– C'est entendu, nous le suivons ?

– Nous le suivons.

– Allons-y prudemment, on ne sait jamais, il n'est peut-être pas seul.

À sa sortie du club, le vieillard, apparemment insouciant et ne se doutant de rien, prit son auto et piqua en direction du Nord de la ville.

Il filait lentement pendant que nos deux

italiens le suivaient à une distance respectable.

À un certain moment, la grosse limousine s'arrêta au bord de la route.

– C'est le moment, dit Marco à Antonio ; allons-y.

– Ils arrêtaient brusquement leur auto, tellement que les freins grincèrent dans la nuit, en un son lugubre et peu rassurant.

Ils sautèrent hors de l'auto et se précipitèrent sur leur victime, pas assez vite cependant pour que cette dernière applique à Marco un gigantesque coup sur la mâchoire qui l'envoya revoler dix pieds plus loin, de tout son long.

Au même moment, Antonio qui allait pour frapper le vieillard derrière la tête avec la crosse de son revolver alla lui aussi rejoindre son compagnon, dans l'herbe fraîche, frappé par une main invisible.

Le vieillard passa avec satisfaction la main dans sa barbe, donna un ordre bref, empoigna les deux bandits, les jeta lourdement dans son

automobile et reprit le chemin de la ville avec son
compagnon.

VI

Extra, extra, extra.

Le petit vendeur de journaux criait de sa voix flutée dans les rues de Métropole, à la rentrée des bureaux, le lendemain matin.

Extra... un autre homme est frappé mortellement par une automobile. La police pense qu'il s'agit d'un autre meurtre, semblable à l'affaire Ménard. Extra, extra... un autre homme...

Et le vendeur reprenait son refrain appris par cœur.

Un homme s'arrêta, acheta un journal, le consulta hâtivement, et sourit d'une façon énigmatique.

– Très amusant. La police doit être aux cents coups...

Il ne venait pas de disparaître au coin de la rue que Belœil, tout en nage et excité, prit trois

sous, les échappa par terre, les ramassa pour finalement les donner au garçon.

Il se fourra précipitamment le nez dans le journal,

Son visage se rembrunit lorsqu'il lut ce passage :

... La police interrogée ce matin en rapport avec ce nouvel incident qui a des points de similitude avec l'affaire Ménard n'a rien voulu déclarer.

Cependant, on dit dans certains milieux qu'il faut que la police découvre les auteurs de ce qui paraît être des crimes faits par tout un réseau de dangereux bandits.

La ville est en ébullition.

Il faut faire quelque chose.

Belœil s'épongea le front, plia le journal, le mit dans sa poche et entra dans une pharmacie du voisinage faire un appel.

Il ne remarqua pas qu'un homme à grosse moustache noire et qui boitait légèrement de la jambe gauche l'avait suivi et s'était installé à une

table voisine, dégustant une liqueur douce.

Son téléphone fini, l'inconnu s'approcha de lui, lui demanda du feu, le regarda en plein dans les yeux, remercia et prit une autre direction.

Belœil ne se rendit pas du tout compte de cette manœuvre, trop absorbé qu'il était par ces nouveaux développements de ces meurtres en série.

– Encore un autre millionnaire de tué !

Belœil avait parlé presque à haute voix.

– Jos me dit que je n'ai encore reçu aucun appel.

– La voix mystérieuse est pourtant à la veille de me faire de nouvelles menaces.

– Je n'aime pas cela, ces genres d'affaires.

– Plus on travaille, plus nous nous enfonçons en plein mystère.

– Ah chien de métier !

Quand il parlait ainsi, c'est qu'il était nerveux, fatigué, ou encore humilié par un échec quelconque.

Il n'avait pas du tout aimé le ton de l'article du journal.

Cela signifiait pour lui une enquête dans son département de la part du chef de police.

Il ne fallait à aucun prix que le public se monte avec cette affaire-là. Ça pourrait lui coûter sa position.

Il n'était pas question non plus d'essayer d'entrer en communication directement avec le directeur du journal.

C'eut été peine perdue !

D'ailleurs le chef devait l'avoir déjà fait.

Et lui de son côté préférait ne pas rencontrer le chef, de peur d'aggraver la situation.

Subitement, il fit volte-face, entra dans une taverne.

Il ne commanda rien mais se rendit plutôt dans une cabine téléphonique compléter un appel.

– Je vais tenter de nouveau de rejoindre Verchères.

– Allô ?

- Guy Verchères est-il là ?
- Qui parle, s.v.p. dit à l'autre bout du fil une voix féminine ?
- C'est sa sœur Armande.
- Ici Belœil de l'escouade des homicides.
- Comment allez-vous ? monsieur Belœil, il y a longtemps qu'on a entendu parler de vous.
- Oui, mais je connais quelqu'un qui entendra parler de moi avant longtemps s'il ne se montre pas, c'est votre frère, mademoiselle.
- Comment ça, mais expliquez-vous, je vous en prie ?
- Seriez-vous assez gentille de me dire, vous, en toute franchise, où est rendu ou camouflé Guy ?
- Comment, vous ne le saviez pas, il est quelque part dans le lac Saint-Jean, depuis près d'une semaine maintenant.
- Au lac Saint-Jean, mais que foutte-t-il là ?
- Il craignait une dépression nerveuse, aussi a-t-il cru plus prudent de ne pas attendre qu'elle se

produise avant de se reposer.

Mais je croyais qu'il vous avait prévenu.

– Pas le moins du monde, mademoiselle Armande.

– Faut-il que vous le rejoigniez immédiatement ?

– Ce serait préférable, il s'agit d'une affaire extrêmement importante pour lui.

– Ce qui est embêtant, monsieur Belœil, c'est qu'il doit être actuellement en plein bois.

Le mieux que je puisse faire, c'est de lui écrire et il recevra sa lettre dès qu'il sera revenu du bois, vous comprenez ?

– Je comprends trop bien, mademoiselle.

– Alors merci et excusez-moi de vous avoir dérangée. Belœil sortit de la cabine téléphonique avec un pli sur le front et en grommelant des mots inintelligibles.

Belœil mécontent de la tournure que prenaient les événements enfila son verre de bière, et retourna à son bureau.

J'aimerais bien voir travailler Verchères dans cet imbroglio. Là, il y perdrait son latin, et même sa réputation surfaite ne suffirait pas à le maintenir si haut dans l'estime du public.

Il en était à ces sombres réflexions lorsque Jos entra comme un coup de vent.

– Patron, il vient de se produire un autre accident, absolument pareil aux deux autres.

– Ça parle au diable !

Le journal du matin, vous savez celui qui a entrepris une campagne contre nous, gueule encore plus fort que d'habitude.

– Ça va mal comme jamais, mon vieux. C'est le temps de montrer que nous avons de l'étoffe et de la bonne canadienne.

– Qu'est-ce que nous allons faire, patron ?

– Laisse-moi agir.

Ce n'est pas souvent que Belœil se fâche mais quand il est fâché, ça compte et ces damnés bandits s'en souviendront toujours.

Puis, il sortit en coup de vent, laissant Jos, seul au milieu de la place, ne sachant que faire.

VII

La nuit était noire comme une chambre mortuaire, éclairée ici et là par quelques lumières vacillantes.

Dans la campagne environnant Métropole, c'était le calme complet.

Seul, de temps à autre, le chant des criquets perçait la tranquillité.

Dans une espèce de grange isolée, un groupe d'hommes causait à voix basse, dans l'ombre.

– C'est ce soir que nous allons lui faire son affaire, à ce damné vieillard, nous en avons assez, n'est-ce pas d'être gardés prisonniers ici, comme des enfants en retenue ?

L'homme parlait avec un fort accent italien.

Les autres ne répondirent rien, regardant le bout de leurs souliers.

Un chien aboya dans la nuit, puis un autre,

puis encore un autre...

Ah ces damnées bêtes, il faudrait trouver le moyen de les empoisonner !

La porte s'ouvrit brusquement, laissant entrer un vieillard un peu courbé qui portait un lourd panier de provisions.

– Bon, mes enfants, vous allez venir manger sagement de l'autre côté, un par un.

– Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de vous séparer pour quelques instants, je n'aime pas les foules, on appelle cela, en termes savants, de l'agoraphobie.

– À toi d'abord !

La voix se fit dure, autoritaire, décidée.

Le vieillard s'approcha de l'un des hommes, lui enleva les menottes, le fit passer devant lui dans la pièce voisine.

– Prenez patience, les autres, vous serez bientôt libérés.

– J'ai encore besoin de vous. Après, je vous laisserai partir sans vous faire plus de mal.

– N’ayez crainte, je n’ai pas d’automobile pour vous tuer, moi.

La porte une fois refermée, le vieillard dit à l’homme :

– Ainsi Antonio, tu ne veux rien dire, tu as bien réfléchi ?

Je n’ai rien à déclarer, je ne suis coupable de rien.

– C’est beau à dire, mais je suis un peu fatigué de ce petit refrain que tu me répètes depuis que je t’ai amené gentiment, ici.

– Ce soir, j’ai décidé que tu parlerais. Ça commence à me coûter cher de vous nourrir gratuitement.

– Vous n’avez pas l’air de vous en rendre compte ?

– Pourquoi as-tu frappé Wilson avec ton automobile ?

La question était venue soudaine, comme une bombe ou un coup de tonnerre.

Mais Antonio, qui en avait vu bien d’autres,

ne perdit pas contenance et répliqua aussitôt, en partant d'un grand éclat de rire :

– Ah, vous-êtes comique, vous, avec vos questions à effet calculé.

– Vous pensez m'impressionner avec vos questions à brûle-pourpoint.

– Allons, changez de méthode, monsieur le détective.

Le vieillard eut un sourire figé.

– C'est bien alors, si c'est ainsi que vous le prenez.

– De quoi avez-vous peur, ou de qui ?

– Je n'ai jamais eu peur de personne, moi, pas même des vieillards lugubres, seul en plein champ dans une espèce de maison hantée.

– Non, non, je ne parle pas de moi, mais de votre... patron, hein ?

L'homme, malgré son teint très basané, pâlit un peu mais ne répondit rien.

– Qui est ton patron, Antonio ?

– Je n'ai pas de patron, je travaille à mon

compte.

– Ah ?

– Certainement, moi et mon frère avons notre firme enregistrée dûment à Ottawa.

– Nous sommes des honnêtes gens. Aussi, dès que nous sortirons d'ici nous vous actionnerons pour détention et intimidation.

– C'est vous qui allez être en mauvaise posture.

– Nous verrions ça en temps et lieu.

– Pour le moment, je veux savoir qui vous ordonne ainsi de tuer des millionnaires.

L'Italien bondit sur son siège mais le vieillard porta la main à sa poche et jeta à son vis-à-vis un coup d'œil significatif.

L'homme se calma, s'épongea le front du revers de son veston.

Le vieillard porta soudain l'oreille vers la cloison où il entendait des bruits.

Il eut un petit sourire presque imperceptible.

– Vos amis manifestent des signes

d'impatience, de l'autre côté du mur.

– Il faudrait peut-être leur dire que nous n'en avons pas pour longtemps.

Le vent avait commencé à souffler dans la campagne.

Les vieilles planches du réduit craquaient lugubrement.

Dehors, deux chiens hurlaient d'une façon peu rassurante.

– Bon, je ne badine plus, Antonio, il me faut savoir dès ce soir, qui est votre chef.

– Il ne me manque que son nom pour découvrir enfin tout l'immense réseau de criminels qui assassinent les honnêtes gens.

– Et puis de quoi vous mêlez-vous, vous ?

– Moi, monsieur, j'ai déjà été détective amateur dans mon jeune temps. Maintenant que je ne suis plus bon à grand chose, je me contente de m'occuper que d'une affaire, de temps à autre, comme la vôtre par exemple. On me dit que j'ai passablement de succès.

– Je n’ai pas de conseil à vous donner mais vous seriez mieux de faire l’élevage des poules.

Le vieillard n’aima sûrement pas trop cette remarque aigre douce et humiliante.

– Ainsi, vous ne voulez pas répondre ?

– Libre à vous, j’ai encore quatre compères à faire comparaître devant moi.

– Il y en a sûrement un qui ouvrira la bouche.

– Il faut que je sorte d’ici ce soir avec le nom du chef de la bande, il le faut.

– Allons, mangez vos provisions. Tout à l’heure, j’interrogerai vos amis.

Au même moment, la pluie se mit à tomber sur le toit. Puis un orage électrique épouvantable.

L’heure était grave, l’atmosphère extrêmement angoissante.

Le calme avant la tempête.

Au milieu du bruit épouvantable, du fracas de la pluie contre les vitres et des coups de tonnerre, on entendit arriver et arrêter, une automobile.

Une porte s’ouvrit et se ferma puis soudain,

plusieurs coups de revolver consécutifs.

Le vieillard agrippa son prisonnier solidement, lui reposa les menottes, jeta un coup d'œil sur les autres puis sortit.

On n'entendit plus que le tonnerre. Et les éclairs jetaient une lumière crue, de temps en temps, sur deux automobiles qui roulaient dans la tempête, à une vitesse folle.

VIII

Mademoiselle Irène, seule dans sa chambre, lisait un livre qui paraissait l'absorber grandement.

Soudain, elle le jeta au loin, se leva, ouvrit un tiroir, en sortit un paquet de lettres qu'elle se mit à lire une à une avec une espèce de dévotion touchante.

— Ah ce qu'il pouvait m'aimer dans ce temps-là, se surprit-elle à dire presque à haute voix.

Les temps ont bien changé, hélas !

Sa pauvre figure ravagée prenait une expression encore plus misérable et dure en même temps.

— Il faut que je le vois, que je l'appelle, je suis trop inquiète de lui.

— Peu m'importe ce qu'il va me répondre. Je ne laisserai pas Jack, seul aux prises avec la

police.

Elle s'empara de l'appareil récepteur et signala un numéro.

Au bout du fil, une voix lasse répondit :

– Qu'est-ce que tu me veux ?

– Je t'ai pourtant dit de ne jamais me déranger à cette heure-là.

– C'est le temps où je suis le plus occupé.

– Si je t'appelle, c'est dans ton intérêt.

– Ça va mal dans tes affaires, tu le sais.

– Ça ne te regarde pas.

– Oui, ça me regarde car je t'aime et je ne veux pas qu'on te fasse aucun mal.

– Je suis au courant de bien des choses par le concierge de l'appartement, il a la langue longue.

– Et puis après ?

– Tu ne sais donc pas que la plupart de tes bons hommes sont gardés prisonniers par le vieillard ?

– Je puis opérer mes affaires même sans eux,

un peu moins bien, j'en conviens, mais ça marche quand même.

– Ils ne sont pas près d'avoir Jack, je te le jure.

– Ce que tu ne sais peut-être pas et je ne te donnerai pas la source de ce dernier renseignement, c'est que Marco, l'un de tes deux Italiens, est maintenant aux mains de la police.

– Hein, qu'est-ce que tu dis ?

– Aux mains de la police.

– Mais sous quelle accusation ?

– Vol d'automobile.

– Hier soir, un vieillard l'a amené par le bras à la sûreté, disant et prouvant que l'homme qu'il avait à ses côtés venait de s'enfuir avec son automobile et qu'il l'avait rejoint avec une autre machine qu'il y avait là en tout cas.

– Y avait-il des témoins ?

– Malheureusement oui. Un cultivateur des environs passait par là et il eut connaissance de l'incident dans tous ses détails.

– Ça, c'est très mauvais en effet Irène.

- Qu’as-tu l’intention de faire alors ?
- Rien pour le moment.
- Attendre et redoubler de prudence.
- Qu’est-ce que tu veux de moi maintenant ?
- Le même stratagème. Continue à jouer à la bonne fille franche et au-dessus de tout soupçon.
- Quand te verrai-je ?
- Ce soir même, à l’endroit habituel.
- Très bien, j’y serai.
- À quelle heure.
- Onze heures trente.
- Au revoir.

Dès qu’elle eut raccroché la ligne, Irène s’empressa de compléter un autre appel, mystérieux celui-là, car elle parlait à voix basse.

Dans un restaurant ultra chic et huppé, une femme et un homme causaient à voix basse, dans un des coins les plus retirés de la pièce.

- Une cigarette ?
- Non merci.

– Tu es nerveuse ?

– Pourquoi le serais-je ?

– Dans ce cas, tiens-toi bien car ce que j'ai à t'annoncer demande un système nerveux en parfait état.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ce soir, nous faisons un raid chez le vieillard.

– Tu n'es pas sérieux ?

– Et comment !

– Mais si tu rates ton coup ?

– Justement, pour ne pas échouer, il faut se préparer d'une façon parfaite. Allons donc, nous avons prouvé dans le passé que nous n'étions pas des amateurs !

– Comment veux-tu procéder ?

– Voici.

– Tu ignores peut-être que ce damné vieillard s'est precautionné de deux gros chiens policiers extrêmement barbares, meurtriers oserais-je dire.

– Il s’agit de les supprimer.

– Ce n’est pas la première fois que je rencontre de telles bêtes sur mon chemin.

– Comment t’y prendras-tu ?

– J’ai mes trucs, laisse faire.

– Mais il faudra que cela se fasse en douce !

– Évidemment..

Et c’est là que j’ai besoin de ta coopération.

– Voici ce que tu vas faire...

IX

Belœil dans son bureau marchait comme un lion en cage.

Mais il y avait sur sa figure une pointe presque imperceptible d'un sourire satisfait.

De temps à autre, il se frottait les mains avec satisfaction.

– Ainsi, mon vieux Jos, c'est ce soir que nous donnons le grand coup.

– Oui, patron, et comme vous voyez, je suis prêt.

Ce disant, l'employé modèle sortit de sa poche un immense revolver, qu'il examinait avec satisfaction tout en le caressant de sa grosse main rustre.

– Ainsi, nous allons le connaître le fameux auteur de ces crimes monstrueux contre de pauvres vieillards qui n'avaient qu'un tort, celui

de posséder la richesse.

– Après tout, ce n'était peut-être pas leur faute, hein ?

– Ce doit être encore d'être assassiné quand on est pauvre cependant ?

Belœil n'aima pas beaucoup la dernière opinion personnelle de Jos.

Un subalterne ne devait jamais risquer une phrase qui pourrait venir en contravention avec les idées du patron.

Mais il ne dit rien, trop conscient qu'il avait grand besoin de Jos car, comme d'habitude, c'était sans doute lui qui ferait le travail le plus ingrat et le plus dangereux.

– N'oublie pas, il ne faut pas fumer, faire de bruit, etc., etc.

– Ah ce vieillard-là me paraît bien sympathique tout de même !

– Si nous ne l'avions pas eu, nous aurions peut-être eu beaucoup de difficulté à régler cette damnée affaire.

– Je lui ai dit d'ailleurs, en termes très sincères.

– Oui, quand il m'a raconté qu'il avait poursuivi une enquête très sérieuse pour venger ses deux vieux amis morts de façon si révoltante, j'ai presque eu la larme à l'œil et tu sais, j'en ai bien vu dans ma vie.

– Oui, patron.

– Donc, ce soir, nous allons le rencontrer au petit bois des Morsures, à une vingtaine de milles d'ici, en direction du Nord.

– Le petit bois des morsures, je n'aime pas ce nom-là moi.

– Moi non plus, mais il ne doit pas être plus dangereux que d'autres.

– À propos, j'y pense, ouvre donc mon tiroir à gauche, j'ai une petite bouteille de gin.

– Ça aide des fois pas vrai ?

Jos eut un éclair de satisfaction dans l'œil et il ne se fit pas prier pour obéir à cet ordre si agréable.

Les deux hommes se versèrent un verre qu'ils enfilèrent d'un seul trait.

L'horloge marquait onze heures trente.

– Vite, Jos, nous devons être là pour minuit, nous avons tout juste le temps en allant à une vitesse modérée.

L'auto de nos deux policiers filait maintenant dans la nuit.

Il faisait un temps magnifique.

La température, depuis si longtemps maussade au point que tous les champs avoisinant Métropole étaient affligés par des inondations, s'était remise au beau.

Nos deux confrères ne parlaient guère.

Ils étaient, il faut l'avouer, un peu nerveux.

De temps à autre, Jos allumait une cigarette, se sortait la tête par la fenêtre de l'auto et regardait la lune dans son dernier quartier.

– C'est étrange tout de même, hein patron, que des gens pensent à tuer quand la nature se fait si douce ?

– Dis donc, où as-tu pris ces idées aussi sensibles, toi ? te voilà rendu sentimental.

– Je ne sais, mais ce soir, j’ai l’impression que nous allons vivre des minutes extraordinaires.

– Bien sûr, mais c’est dans notre métier. On dirait, ma foi que c’est la première fois que tu sors après neuf heures.

– Ce vieillard-là qui risque sa peau pour venger de vieux amis, ça me touche moi aussi.

– Allons, vieille branche, ce n’est pas le temps que tu flanches alors que nous touchons au but de cette aventure obscure et angoissante.

Ah ! quand je pense à ce Verchères de malheur !

– Il me paiera cela.

– Moi aussi, à la première occasion, je le laisserai se débrouiller seul avec ses histoires.

– Il est peut-être bien bon mais seul, il ne fait pas de miracles, il ne peut tout de même pas être à plusieurs places à la fois.

– Vous ne savez pas encore où il est ?

- Oh oui, dans le Lac Saint-Jean quelque part.
- C'est vague comme renseignement, n'est-ce pas ?
- Ce n'est pas riche en effet, patron.
- Bon nous devrions être à la veille d'atteindre notre vieille maison dans quelques minutes.
- Sois bien plus prudent en atteignant les abords de cette maison hantée.
- Comment allons-nous procéder ?
- Tel que nous l'a demandé le vieillard.
- Te souviens-tu qu'il nous a dit qu'il attendait de la visite ?
- Alors, nous ferons attention à la « visite ».
- Elle peut fort bien nous être antipathique. Puis, la silhouette de la maison commença d'apparaître aux yeux de nos deux policiers.
- Brr, j'ai déjà vu plus attirant que cela, Jos.
- Moi aussi, patron.
- Nous allons stationner notre automobile, ici, près de ce bosquet ; nous ferons le reste de la

distance à pied. Si par hasard, il se produisait quelque chose, notre voiture ne serait pas trop loin pour que nous l'atteignions rapidement.

Belœil et Jos stoppèrent l'automobile, descendirent aussi silencieusement que possible, fermèrent la porte avec une précaution infinie et se dirigèrent à pas lents vers la maison noire.

Tout près de l'entrée, ils aperçurent une magnifique limousine, stationnée là le plus naturellement du monde.

– Dis donc, il se la coule doucement, le bonhomme !

– Il nous fait honte à nous avec notre vieille Chevrolet !

– Attention, Jos, ne marche pas si fort, tu vas réveiller tous les morts et les vivants.

– Allons-y.

Ils frappèrent, tel que convenu, trois petits coups brefs et deux grands.

Presque immédiatement, la porte s'ouvrit les laissant pénétrer.

C'était bien leur vieillard qui les recevait, dans un immense hall assez bien meublé et surtout, ce qui eut l'heur de les étonner grandement, brillamment illuminé.

– Vous êtes étonnés messieurs de voir autant de lumière ici alors que de l'extérieur, on ne voit aucun filet de luminosité.

C'est que j'ai tout un procédé pour me camoufler.

Il partit d'un grand éclat de rire sympathique.

– Ne craignez rien, dit-il, je n'ai aucune mauvaise action à cacher aux honnêtes gens. J'ai surtout de bonnes actions à cacher aux bandits.

– Il y a là une toute petite nuance.

– Bon, c'est assez bavardé pour ne rien dire.

– Prendriez-vous un bon verre de sherry ?

Nos deux détectives se gardèrent bien de refuser.

– Mes chers amis, je vous l'avoue, je vous ai menti, cette après-midi.

Belœil et Jos se regardèrent, un peu inquiets.

– Non, non, ce n'est pas ce que vous pouvez vous imaginer.

– Je devrais préciser que je ne vous ai pas dit la vérité entière.

– Ce soir, je ne ferai pas seulement vous consulter ou vous aider de mes conseils, vous agirez comme témoins importants de toute l'affaire Ménard. Ça vous étonne ?

– Un peu, monsieur.

– Oui, c'est ce soir ici dans ces vieux murs que nous connaissons le ou les coupables de cette série d'assassinats.

– J'ai convié tout mon monde à ces agapes fraternelles.

– Vous les rencontrerez tout à l'heure.

– Il en manque encore trois, ils devraient arriver dans quelques minutes.

– S'ils retardent trop, je devrai leur rafraîchir la mémoire.

– Je vous demanderais maintenant de me faire confiance.

– Vous aurez quelques surprises ; n'en soyez pas étonnés.

Le vieillard devenait, de plus en plus mystérieux pour Belœil et Jos.

Belœil jeta un coup d'œil furtif à Jos qui fixait le vieillard de tous ses yeux.

– Bon, je crois que nos trois retardataires sont arrivés.

– Suivez-moi, je vous les indiquerai dehors, par cette fenêtre secrète.

Et il les conduisit en effet dans une autre petite pièce obscure.

Il ouvrit une espèce de trappe puis invita nos amis à se pencher pour examiner.

Soudainement, la trappe se referma emprisonnant nos deux héros.

X

Dans une pièce faiblement éclairée, il y avait là six personnes qui se regardaient comme des condamnés à mort.

D'abord nos deux Italiens Antonio et Marco, que le vieillard avait réussi à amener chez lui, avec permission spéciale de la police.

Car on se souvient qu'il avait été arrêté par le même vieillard sous l'accusation de vol d'automobile.

Puis, deux grands gaillards, des Américains ceux-là, à la mine dure et décidée.

Enfin, Belœil et Jos, plus déconfits que tous les autres, presque sans connaissance et ne comprenant absolument rien de ce qui leur arrivait.

Soudain, la porte s'ouvrit, faisant pénétrer deux hommes et une femme, suivis du vieillard

armé d'un revolver.

Il fit asseoir tout le monde en face de lui et dit :

– Rien ne vous sert de tenter de vous échapper, qui que ce soit ; j'ai dehors deux gros chiens très bons et très doux mais qui ont mauvais caractères.

– Ce qu'ils détestent par-dessus tout, c'est de voir des ombres humaines courir dans la nuit...

– J'ai une mise au point à faire immédiatement.

D'abord ceci.

Ce disant, il porta la main à sa figure et d'un coup enleva barbe, moustache et effaça de son mouchoir quelques rides artificielles.

– Verchères, ne put s'empêcher de crier Belœil, sidéré et tout à fait estomaqué.

En entendant ce nom, il y eut un remous de malaise dans le groupe.

Chez quelques-uns, une peur effrayante, chez d'autres, un étonnement de voir un tel effet se

produire à la simple mention d'un nom.

– Une surprise, hein Belœil, dit Guy Verchères avec un petit air narquois qui voulait en dire long.

– L'air du Lac Saint-Jean ne convenait pas à mes poumons.

– Comme à mon retour, j'ai vu que tu étais déjà passablement avancé dans la poursuite de ton enquête, j'ai cru plus délicat de ma part de ne pas intervenir directement et de travailler en sous main. Ai-je bien fait ?

Belœil ne répondit rien encore sous l'effet de la surprise et commençant à sentir l'humiliation dont il était la victime surtout en présence de Jos, son assistant.

– Maintenant, nous avons d'autres questions à régler.

– Comme je ne veux pas ennuyer trop longtemps ces messieurs de la police qui sont, comme vous le savez, fort occupés, j'ai décidé que nous en viendrons aussitôt au fait.

– Je connais le coupable ou plutôt les coupables du meurtre de Ménard et des autres.

– Jack Bormann, levez-vous, je vous accuse d’être le chef de la bande qui est enregistrée sous la raison sociale de Traveller’s Gare Registered.

– Et vous Zéphirin Lamothe, je vous accuse d’être son principal complice.

Les deux hommes pâlirent, firent un geste mais aussitôt, sur l’ordre de Verchères, Belœil et Jos se chargèrent de les maîtriser.

– Et j’ai les preuves de tout ce que j’avance :

– J’ai trouvé dans votre bureau, Bormann, une lettre signée de votre main, c’était très imprudent, où vous commandez à votre bande, dont j’ai aussi la liste en détail grâce à votre amie Irène, de tuer « par le moyen ordinaire » la liste de noms qui suivaient.

– Vos complices, Bormann, ont détruit cette lettre, sous votre ordre, mais mademoiselle Irène, qui en avait assez de vos écœuranteries, a réussi à mettre la main sur la copie de cette lettre.

– Cela suffit à vous faire condamner à mort car il y a en plus des preuves circonstanciées dont nous reparlerons en cour.

– Et vous Lamothe, par appât du gain, vous vous êtes livré à des manigances dégoûtantes.

– C'est vous qui entriez en communication avec les autres concierges pour connaître, sous le couvercle de l'amitié, les allées et venues de vos prochaines victimes.

– Comment je suis parvenu à savoir tout cela ?

– C'était bien simple en réussissant à me déguiser.

– Après m'être fait assommer par tes deux hommes, Bormann, j'ai réussi à m'évader et c'est alors que j'ai décidé de travailler plus secrètement car tu avais une bande dangereuse et fortement organisée.

– L'homme à moustache noir, c'était moi.

– L'auteur des téléphones et des lettres anonymes, c'était moi, etc., etc.

– J'ai aussi eu l'extrême avantage de connaître M^{lle} Irène et de la gagner à mon point.

– À partir de ce jour, j'avais gagné la partie.

– Je n'aurais jamais fait cela, monsieur

Verchères si cette brute ne m'avait pas tellement trompée.

Irène pleurait à chaudes larmes.

– Et voilà, dit Verchères, notre affaire est terminée.

– Belœil, à quoi songes-tu ?

– Je n'aime pas les vieillards à moustaches noires et les voyageurs du Lac Saint-Jean.

Jos ne put s'empêcher de réprimer un air de moquerie qu'heureusement Belœil ne vit pas.

– Et maintenant, dit Guy, il ne me reste plus qu'un devoir, celui d'avertir le chef de police que je suis extrêmement satisfait de l'aide que vous m'avez apportée et de lui suggérer de prendre une petite vacance dans la région du Lac St-Jean.

– C'est un coin de pays merveilleux, du moins à ce qu'on me raconte, car je n'y suis jamais allé.

Cet ouvrage est le 592^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.